

AUX ÉTUDIANTS

GARE !

Arthur est en Belles-Lettres.
Il est plus soucieux que l'année dernière.

— Qu'avez-vous donc, Arthur ?

— Rien, Monsieur, rien.

— Mais, vous semblez plus préoccupé que d'habitude (il rougit). Dites-moi ce qui en est.

— Je pense à laisser le collège.

— Comment donc ?

— Oui, c'est que, voyez-vous, je me destine à la médecine.

— Mais, cher enfant, vous vous imaginez donc qu'il suffit d'être ignorant pour être médecin ?

— Pas précisément : je sais qu'il faut savoir quelque chose, mais moins que s'il s'agissait d'être notaire ou avocat.

— Qui vous a dit cela ?

— Personne, mais je le conclus d'une lettre que j'ai reçue pendant les vacances. La voici : (Il la tire de son portefeuille. Cette lettre n'est pas une fiction. Elle a été adressée à plusieurs écoliers de la classe de Versification, etc. Nous en donnerons le texte moins la signature.)

— Lisons cette fameuse lettre.

Montréal, 10 juillet 1884

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que la réouverture de mes cours aura lieu le huit septembre prochain. Pour les jeunes gens qui se destinent à la médecine, ces classes se continueront sans interruption jusqu'à la fin de mai. Tout candidat ayant une bonne connaissance du français, et ayant étudié le latin d'une manière satisfaisante dans un des collèges de la Province jusqu'à la méthode *inclusivement*, peut suivre mes cours avec succès.

Le prix des cours est de dix dollars par mois.

X.

*
* *

— N'est-ce pas, Monsieur, que j'ai tout de même un peu raison ?

— Un peu ? Non, mon ami. Vous avez si peu raison que vous n'avez pas raison du tout. Je vous dirai de suite ma façon de penser sur cette lettre. Je respecte et j'estime l'auteur, et pour cause, mais je le désapprouve hautement sur ce point. Un jeune homme qui n'est qu'en quatrième année ne sait guère quel sera son avenir. Une lettre de ce genre peut être une tentation fatale ; fatale, parce qu'elle peut lui faire manquer sa vocation.

Allons, croyez-moi, oubliez cette lettre.

Fussiez-vous en Rhétorique, fussiez-vous au commencement de votre dernière année de Philosophie, je vous dirais quand même :

Terminez votre cours.

Votre cours fait, si Dieu vous appelle dans le monde, il sera temps alors de vous livrer à l'étude de la médecine. Sachez que le bon médecin ne se fait pas avec le premier *bon-à-rien* venu. Formez-vous par un bon cours d'études, et, si vous mourez médecin, vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir assassiné peut-être quatre ou cinq cents de vos patients.

— Monsieur, je suivrai votre conseil.

— Bien, mon enfant, Dieu vous bénira.

*
* *

Petits amis, suivez l'exemple de votre jeune confrère.

L'idée de ne pas terminer son cours est presque une mauvaise pensée qu'il faut chasser au plus vite.

Craignez sur ce les avis des parents et des amis inexpérimentés.

C'est votre directeur surtout qui peut à ce point de vue trancher la question.

Je n'ai fait qu'effleurer la question parce que j'ai l'intention d'y revenir et souvent.